

MUR 1771

Trente-Troisième

LETTRE OUVERTE

aux Ecrivains de Belgique

Solstice de l'hiver 1960.

Mes chers Confrères,

Vous savez comme je suis sensible aux événements. L'appel à l'insoumission lancé par le « Pourquoi Pas ? » me troubla fort. Pensez donc ! Les Belges allaient montrer qu'ils n'étaient pas des caniches déguisés en lions, mais des émules authentiques du roi des animaux. Cette figure héraldique qui meuble le blason de sept de nos provinces s'affirmerait le symbole vivant de notre courage.

L'insoumission, ce n'est pas un refus à la Ghandi à base d'ascèse, et qui transforme un homme normal en piteux anachorète. L'insoumission, c'est mieux. C'est un mot magique qui éveille au fond de notre moi obscur des révoltes réprimées, des rancœurs inassouvies, des faces qui appellent des gifles et des postères qui demandent des coups de pied libérateurs. L'insoumission, c'est français. Nos éminents voisins venaient de le prouver et j'étais fier d'apprendre qu'une fois de plus nous allions les imiter.

Un peu revenu de mon émoi, j'évoquai Foch et prononçai, après lui, ces paroles historiques : « De quoi s'agit-t-il ? »

Il s'agissait, il s'agit sans doute, de défendre dans l'agglomération bruxelloise cette langue française dont nous sommes tous les serviteurs zélés quoique généralement indignes.

Déjà je me frappai la poitrine, lourd de contrition. Je me morigénaï : Tu vas voir, toi qui reproches à l'A.E.B. quelques exercices de bouche — comme si la gastronomie n'était pas un art ! — et à l'A.R.L.L.F. une solennelle léthargie coupée de cérémonies somnifères — comme si le sommeil n'était pas la panacée souveraine ! Cette digne confrérie et cette noble assemblée n'avaient aucun motif majeur de troubler l'une sa digestion et l'autre sa torpeur. Mais aujourd'hui, c'est une autre affaire.

La langue française, dont Rivarol glorifia l'universalité, menacée, refoulée de la capitale !

Un vent de révolte allait soulever nos cohortes littéraires, une lutte s'annonçait sur tous les fronts. Les ministres, les parlementaires, les journalistes et jusqu'aux badauds seraient entraînés dans l'aventure. Ah, que je regrettais que nos académiciens ne fussent pas armés ! Non que j'accorde une grande puissance à la force de frappe d'une épée serrée par des mains trop exclusivement plumitives, mais parce que les armes sont avant tout des moyens d'intimidation. Pour la même raison je déplorais que nos académiciens n'avaient pas songé à s'adjoindre un général, quand je me remémorai soudain qu'un réputé stratège est un des leurs : le défenseur d'un océan doit valoir plusieurs généraux.

Je me suis excité à tort. Tout est resté parfaitement calme sur les bords de la Senne camouflée. Les dirigeants de l'A.E.B. et les immortels de l'A.R.L.L.F. sont restés d'une sérénité exemplaire.



Aucun cri, nulle agitation, aucun rassemblement. Ni ordre du jour, ni le moindre petit communiqué. Ni discours ni pamphlet. Rien ! Comme si l'appel n'avait pas été lancé, comme si nulle menace ne pointait à l'horizon !

J'ai mis quelque temps à comprendre. Mais j'ai compris. Ce calme insolite, étrange, déroutant, ce calme qui aurait pu paraître scandaleux, avait une raison : La parade était prête, dès avant l'appel à l'insoumission. La parade qui neutralise toute atteinte au rayonnement de la langue française, telle qu'elle est pratiquée sous notre ciel ingrat ! Elle est venue en tapinois de notre Service des lettres qui dispose, il faut le reconnaître, de stratèges dignes de se faire valoir sur des terrains plus vastes. Sans crier gare, sans avertir qui que ce soit — j'entends de la tourbe plumassière — ce service a porté les achats de 300 à 500 exemplaires. Grâce à cette manœuvre, nos lettres sont sauvées !

Sans doute n'est-il pas possible d'acheter 500 exemplaires de tous les livres, plaquettes ou piqures lancés par tous nos confrères, mais avec de la patience et de la gentillesse, pimentées d'un brin de cour, et le concours de ce vilain mot, essentiel au cornet comme à la locomotive, chacun peut y arriver tôt ou tard.

Dès lors, il n'y a plus de problème. Que la Maison Camille Lemonnier soit transformée en « Huis Hendrik Conscience » ; que les zéloteurs des matinées poétiques soient obligés de clamer en plein vent les vers de nos poètes et les proses de nos romanciers ; que nos immortels expulsés de leur palais, soient contraints d'aller rêver dans le Parc tout proche, et je néglige tous les autres problèmes qui n'intéressent que le vulgaire ; qu'importe tout cela, si l'essentiel est sauvé, si nos confrères les plus éminents, les plus en vue, les plus recommandables et les plus recommandés, peuvent poursuivre en toute tranquillité leurs exercices, s'ils sont sûrs



de trouver, au moment voulu, le service sauveur qui achète leur marchandise.

Je rends hommage à la sagesse de ceux qui maintiennent dans nos rangs les principes de dignité et de pondération qui permettent aux institutions même caduques de subsister, de traverser les pires crises sans révoltes, sans heurts, sans que se manifeste le moindre signe d'insoumission, en vertu de ce sigle que Stendhal se répète par ci, par là, pour s'astreindre à la difficile sagesse : S.F.C.D.T.

ROGER AVERMAETE.